

## Le Baroque

L'adjectif *baroque* (emprunté au portugais *barroco*) a d'abord servi à qualifier une perle "irrégulière", avant de prendre le sens figuré de "bizarre, insolite, compliqué". Aujourd'hui, ce mot s'emploie pour désigner un mouvement artistique et littéraire qui s'est développé en Europe de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle.

Le baroque se développe dans un contexte où le monde est perçu comme inquiétant et instable. Ce sentiment d'inquiétude est lié, d'une part, aux sanglantes guerres de religion entre protestants et catholiques, qui déchirent l'Europe durant la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, et, d'autre part, à la diffusion des théories scientifiques de Copernic : ce savant astronome affirme, contrairement à ce qu'on croyait jusqu'alors, que la Terre n'est pas le centre de l'univers, qu'elle n'est pas fixe et immobile, mais tourne autour du Soleil. Révélation profondément déstabilisantes, car l'homme se retrouve ainsi "décentré" (il n'est plus, avec la Terre, le centre de l'univers) ; il vacille dans ses certitudes et est pris de vertige devant l'immensité de l'univers, qui désormais est sans limite, infini.

Les auteurs baroques sont fascinés par le mouvement, par le changement, par l'instabilité des choses et par le caractère éphémère de la vie. Le temps, qui passe et fuit, et la mort sont deux thèmes privilégiés dans la littérature baroque.

*Le temps n'est qu'un instant lequel toujours se change,  
Le temps n'est qu'un instant lequel dure toujours,  
Il dure en se changeant sans avoir ans ni jours  
[...]*

*Le passé n'est plus rien, que la Mort qui se venge,  
De ne pouvoir du temps interrompre le cours...*

(extrait d'un sonnet d'Antoine Favre, 1601)

Les éléments naturels mouvants et changeants, comme l'eau qui s'écoule – thème de la fuite du temps –, ou comme l'air et le vent, insaisissables et en perpétuel mouvement, sont chers aux poètes baroques. Car tout, dans la vie, pour le baroque, est fluide et changeant, comme les jours qui passent et jamais ne se retiennent. Sans cesse, tout bouge, tout change et se transforme. Rien ne dure, rien n'est immuable : ni la jeunesse, ni la beauté physique, qui, avec le temps, avec l'âge, se ternit et se fane, ni l'amour, car l'être humain, pris dans le mouvement de la vie, emporté par ce mouvement comme par le cours rapide d'un torrent, est instable et inconstant dans ses sentiments.

Le baroque se caractérise par un style d'écriture très recherché et raffiné, parfois jusqu'à l'extravagance.

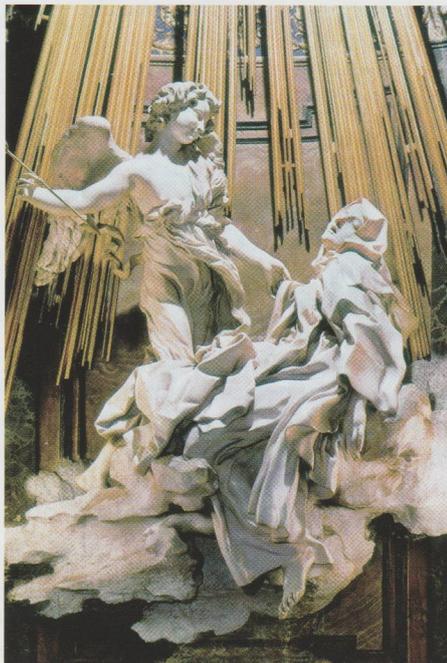
Les poètes baroques aiment le bizarre, les sonorités étranges, les tournures alambiquées, comme dans ces vers de Pierre de Marbeuf :

*Et la mer et l'amour ont l'amour pour partage,  
Et la mer est amour, et l'amour est amer...*

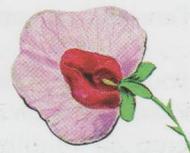
Les poètes baroques ont le goût des effets de surprise, des contrastes (entre ombre et lumière, entre sublime et grotesque, entre tragique et comique...), du paradoxe et de l'oxymore, figure de style qui consiste à associer des termes contradictoires : ainsi, dans sa tragi-comédie *le Cid* (1637), Pierre Corneille évoque « cette obscure clarté qui tombe des étoiles ».

Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, en France, la littérature baroque reflète l'état d'esprit d'une jeunesse bouillonnante et belliqueuse (à tel point que Richelieu, le ministre du roi Louis XIII, fera interdire les duels, alors fort en vogue). Rodrigue, alias *le Cid*, héros de la pièce de Corneille, incarne à merveille cette jeunesse fougueuse, romanesque et chevaleresque, éprise de diversité, d'aventures, d'exubérance et d'excès. Le héros baroque est en effet excessif, jeune, impétueux, fantasque, et il préfère l'inconstance à la stabilité, car l'immobilisme pour lui est une horreur et une mort.

Outre Corneille, qui fut baroque en sa jeunesse, François Maynard, Théophile de Viau et Marc-Antoine Girard de Saint-Amant sont quelques-uns des grands poètes baroques français.



◀ Dans le domaine de l'art, le style baroque privilégie le mouvement, les contrastes de lumière, les jeux de draperie, les poses théâtrales... Le sculpteur italien Bernini, dit Le Bernin, dont on voit ici la Sainte-Thérèse en extase, est l'un des grands maîtres de cet art.





## A LA BERGERE ASTREE.



V ne sçauois t'i-  
mager, Chere  
ASTREE, com-  
bien m'est sensible  
le regret de voir  
que tu t'esloignes de moy; ce n'est  
pas qu'il n'y ait de puissantes rai-  
sons qui authorisent ta fuitte, mais  
ie croy bien, que si tu eusses pris  
le soing de considerer attentiu-  
ment quels sont les perils où tu vas  
t'exposer, l'horreur de tant d'ob-



© La Collection/Artohek

# La littérature pastorale

Entre 1607 et 1627, l'écrivain **Honoré d'Urfé** publie *L'Astrée*, véritable roman-fleuve (plus de cinq mille pages !) qui est considéré comme l'œuvre majeure du courant pastoral. **Ce roman raconte les amours, à la fois idylliques et contrariées, du berger Céladon et de la bergère Astrée, dans le cadre rustique et bucolique d'une Gaule ancienne rêvée, avec ses druides et ses cérémonies rituelles.**

Tout se passe dans le Forez (à l'ouest de Lyon), au bord d'une charmante rivière, le Lignon ; Céladon, soupçonné par Astrée, à tort, d'infidélité, au sein de leurs deux familles rivales et ennemies, se précipite dans le Lignon, qui l'emporte. Heureusement, il est sauvé par les nymphes des eaux... Il y a là, outre le romanesque de péripéties diverses (et que l'on jugerait aujourd'hui invraisemblables), de **subtiles analyses du sentiment amoureux.**

La littérature pastorale (du latin *pastoralis*, "qui concerne les bergers, champêtre") remonte à l'Antiquité : les œuvres les plus fameuses, sur ce thème, sont les *Idylles*, du poète grec Théocrite (III<sup>e</sup> siècle avant J.-C.), des petits poèmes dialogués représentant des scènes joyeuses de la vie champêtre, et célébrant **un passé mythique et irréel, un âge d'or où les hommes vivaient heureux, en harmonie avec une nature bienfaisante et bienveillante** ; à la suite de Théocrite, le poète latin Virgile (I<sup>er</sup> siècle avant J.-C.) a composé les *Bucoliques* et les *Georgiques*, où des bergers chantent à tour de rôle l'amour d'une bergère dont ils sont l'un et l'autre épris.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, la poésie pastorale antique a inspiré des auteurs italiens, bientôt imités en France, où, au XVII<sup>e</sup> siècle, se multiplient les *pastorales*, c'est à dire les romans, les pièces de théâtre et la poésie composés sur le thème des amours (souvent contrariées) de bergers et bergères élégants et raffinés, portant dentelles et rubans. Les pastorales ont obtenu un succès immédiat et durable. *L'Astrée*, d'Honoré d'Urfé, a ainsi été l'un des "best-sellers" de l'époque, non seulement en France, mais dans toute l'Europe. Ce succès d'ailleurs sera encore vivace au XVIII<sup>e</sup> siècle, avec en particulier les *Pastorales* du poète anglais Alexander Pope.

... « ce jour l'amoureux berger s'étant levé fort matin pour entretenir ses pensées, [...] s'alla asseoir sur le bord de la tortueuse rivière de Lignon, attendant la venue de sa belle bergère [...]. À peine le Soleil commençait de dorer le haut des montagnes d'Isoure et de Marcilly, quand le berger aperçut de loin un troupeau qu'il reconnut bien tôt pour celui d'Astrée. Car outre que Melampe, chien tant aimé de sa bergère, aussitôt qu'il le vit, le vint folâtement caresser, encore remarqua-t-il la brebis plus chérie de sa maîtresse, quoi qu'elle ne portât ce matin les rubans de diverses couleurs qu'elle souloit avoir [qu'elle avait d'habitude d'avoir] à la tête en façon de guirlande »...

Honoré d'Urfé, *L'Astrée*, Livre premier

## La Préciosité



© Sotheby's/aké-images

Un cercle précieux vers 1660 (tableau de J. Fleury, XIX<sup>e</sup> siècle)

À la fois phénomène de mode, art de vivre et courant littéraire, la *préciosité* est née dans les milieux aristocratiques parisiens du XVII<sup>e</sup> siècle, sous l'impulsion, principalement, de femmes savantes et lettrées auxquelles on a donné le nom de *précieuses*, car elles se distinguaient par l'extrême raffinement de leurs manières, de leur langage, de leurs goûts, par l'élégance de leurs toilettes...

Ces femmes, qui voulaient jouer un rôle actif dans la vie intellectuelle de leur temps, ont créé autour d'elles des cercles littéraires et mondains, lieux de discussions et de débats, réunissant des gens de qualité, des artistes, des poètes, des écrivains...

L'un des premiers et des plus brillants cercles précieux du XVII<sup>e</sup> siècle est celui de la marquise de Rambouillet : à partir des années 1620, la fameuse "chambre bleue" de cette dame très cultivée est devenue un haut lieu de la vie intellectuelle parisienne, où se retrouvait la fine fleur des hommes et des femmes de lettres de l'époque (François de Malherbe, Corneille, Madame de La Fayette, Madame de Sévigné...). La marquise, en effet, conviait régulièrement chez elle des personnes choisies parmi les plus beaux esprits de l'époque ; elle les recevait dans sa chambre, allongée sur son lit ; ses invités prenaient place autour d'elle, dans la ruelle, c'est-à-dire dans l'espace situé entre le lit et le mur.

Les cercles précieux se sont ensuite multipliés : on peut citer, parmi les plus réputés, celui de Madame de Sablé et celui de Mademoiselle de Montpensier, ou encore les "samedis" de Mademoiselle de Scudéry (car ses réunions mondaines et littéraires se tenaient chaque samedi), illustre précieuse, et auteure de romans précieux à succès, comme *le Grand Cyrus* (dix volumes !), puis *Clélie* (dix volumes aussi), roman dans lequel l'héroïne imagine que l'amour est un pays, dont elle dessine la carte, la fameuse *Carte de Tendre*, où les villes et les villages portent les noms des sentiments et des attentions qui conduisent à l'amour (*Billet doux, Petits soins, Sincérité...*) ou au contraire lui font obstacle (*Négligence, Indiscrétion, Médisance...*).

Dans ces cercles, où la précieuse règne en souveraine, entourée d'admirateurs qui la vénèrent comme jadis était vénérée la Dame, selon l'idéal de courtoisie (cf. page 15), on disserte longuement sur l'amour, sur le mariage... Les précieuses s'opposent aux mariages arrangés (fréquents à l'époque), et, plus généralement, revendiquent davantage de liberté et de droits pour les femmes. On peut dire, en ce sens, que la préciosité est un mouvement "féministe" avant l'heure.

Les débats portent aussi sur la grammaire et l'orthographe, que les précieuses et les précieux proposent de simplifier. L'élégance du langage est une des préoccupations majeures des cercles précieux, où on raffole de la périphrase (figure de style qui consiste à remplacer un mot par un groupe de mots

La belle Madame de Clèves (héroïne de *la Princesse de Clèves*, roman de Madame de La Fayette), est mariée au prince de Clèves, un homme qu'elle estime, mais n'aime pas. Lorsqu'elle tombe amoureuse du duc de Nemours, elle est déchirée entre sa raison et sa passion, entre son devoir et ses sentiments :

« Veux-je m'engager dans une galanterie [une aventure amoureuse] ? Veux-je manquer à M. de Clèves ? Veux-je me manquer à moi-même ? Et veux-je enfin m'exposer aux cruels repentirs et aux mortelles douleurs que donne l'amour ? Je suis vaincue et surmontée par une inclination qui m'entraîne malgré moi. Toutes mes résolutions sont inutiles ; je pensai hier tout ce que je pense aujourd'hui et je fais aujourd'hui tout le contraire de ce que je résolu hier. Il faut m'arracher de la présence de M. de Nemours »...

synonyme) : ainsi, les poissons sont appelés « les habitants du royaume de Neptune », et les fauteuils « les commodités de la conversation ». On aime aussi s'exprimer par métaphore, de façon imagée, et appeler les yeux « les miroirs de l'âme » ou la lune « le flambeau de la nuit ».

La préciosité est un art difficile, qui exige beaucoup de subtilité : en effet, les cercles précieux sont des lieux d'excellence, où chacun doit s'efforcer de briller tant par son apparence que par sa conversation, tout en restant d'une modestie et d'une discrétion exemplaires. Cet art, les véritables précieuses, comme la marquise de Rambouillet et Madeleine de Scudéry, l'ont parfaitement maîtrisé, mais elles ont eu de nombreuses imitatrices, qui n'étaient pas aussi intelligentes qu'elles et qui ont versé dans l'outrance et l'extravagance. Molière, dans *les Précieuses ridicules*, s'est moqué de ces excès.

Le courant précieux, en littérature, est notamment représenté par l'œuvre poétique de **Vincent Voiture** et par les romans de **Madeleine de Scudéry**, auxquels il faut ajouter, plus tardivement, *la Princesse de Clèves*, de **Madame de La Fayette**. Cette œuvre, ou plutôt ce chef-d'œuvre, rompt avec les romans fleuves alors en vogue (*l'Astrée*, d'Honoré d'Urfé, ou *Clélie*, de Madeleine de Scudéry). Remarquable par la brièveté du récit, remarquable par le souci de vérité dans la description des sentiments et l'analyse psychologique, remarquable aussi par la précision, la sobriété et l'élégance du style, *la Princesse de Clèves* est souvent considéré comme le premier roman moderne.



▲ Discussion entre trois beaux esprits du XVII<sup>e</sup> siècle : François de La Rochefoucauld, Madame de Sévigné et Madame de La Fayette

Madame de Sévigné est célèbre pour ses *Lettres*, titre sous lequel est réuni l'abondant courrier qu'elle a adressé à sa fille et à ses amis, leur racontant, de sa plume aussi talentueuse qu'élégante et précieuse, les petits et grands événements de son temps. Cet extrait d'une lettre qu'elle a adressée au marquis de Coulanges, et dans laquelle elle multiplie les superlatifs, est un véritable bijou de préciosité :

« Je m'en vais vous mander [faire savoir] la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie [...] : Monsieur de Lauzin épouse dimanche au Louvre, devinez qui ? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix ; je vous le donne en cent [...] : il épouse dimanche, au Louvre, avec la permission du roi, Mademoiselle, Mademoiselle de ... Mademoiselle... devinez le nom : il épouse Mademoiselle, ma foi ! par ma foi ! ma foi jurée ! Mademoiselle, la grande Mademoiselle ; Mademoiselle, fille de feu Monsieur... ; Mademoiselle, petite-fille de Henri IV ».

## Le Classicisme



◀ Versailles  
(peinture de Pierre  
Patel le Père, 1668)

Louis XIV ▶  
(portrait par  
Hyacinthe Rigaud,  
1701)



© Photo Jossse/Leemage

dont les lignes droites et géométriques montrent bien que, avec le classicisme, même la nature doit être ordonnée et disciplinée, et soumise aux volontés du Roi Soleil ; les façades du château, qui offrent au regard une **parfaite symétrie**, la fameuse Galerie des Glaces...

La Roi et la Cour deviennent le centre de toute une politique culturelle : les écrivains, les poètes et les artistes sont reçus à Versailles, et ceux qui servent le mieux la gloire de l'illustre monarque et de son règne reçoivent en récompense des pensions royales (c'est-à-dire des subventions, des sommes d'argent, qui leur sont versées annuellement).

Le mot de **perfection** illustre bien ce siècle de Louis XIV, où **l'homme de cour, le courtisan, s'efforce désormais de vivre selon l'idéal de "l'honnête homme"**. Définition de cet "honnête homme" qui s'impose comme le modèle de perfection humaine et incarne les plus hautes valeurs de son temps : **il est d'une grande distinction et d'une belle élégance, à la fois extérieure** (le costume, les manières d'être, le comportement) **et intérieure (il possède la vraie noblesse, celle du cœur)** ; **c'est un homme du monde, et il n'ignore rien des usages de la bonne société**, dans laquelle il évolue avec une grande aisance et un parfait naturel ; **cultivé sans être pédant** (prétentieux), il s'intéresse aux arts, à la littérature et au théâtre aussi bien qu'aux sciences, ce qu'il a tout loisir de faire, puisqu'il ne travaille pas ; il a de l'esprit, un humour fin et subtil.

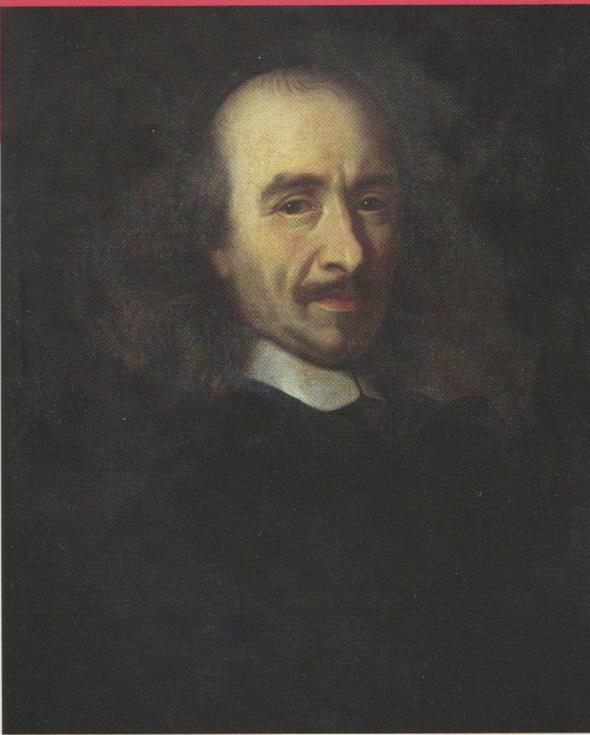
**Par respect pour les autres, "l'honnête homme" présente toujours un visage avenant, car il sait maîtriser et dominer ses sentiments et ses mouvements d'humeur** : s'il est contrarié ou irrité, il n'en montre rien. **Il cherche à plaire et à se rendre agréable en société, mais méprise la basse flatterie et l'hypocrisie.**

**Plaire, être poli, tout en restant sincère, et maîtriser ses passions, tel est l'idéal humain que proposent le classicisme et la littérature classique. L'écrivain classique est lui-même un homme de bon sens, d'agrément, d'équilibre, qui écrit à la fois pour plaire et pour instruire, qui cherche à être à la fois agréable et utile.**

**L**e *classicisme*, courant majeur et triomphal de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, est étroitement lié au long règne de Louis XIV, le Roi Soleil, monarque au pouvoir absolu, total, et à la gloire immense : il s'illustre dans ses guerres contre l'Espagne ou la Hollande, les frontières de la France s'agrandissent, la Franche-Comté est conquise, et s'ensuit alors une période de paix, propice à l'âge classique.

S'opposant aux excès du baroque (cf. page 20), le classicisme peut être résumé en deux mots essentiels : **ordonnance et règles**. Fidèle à l'imitation respectueuse de l'Antiquité et de ses canons (critères) de beauté, le classicisme exige, en art et en architecture, de la **régularité**, de l'équilibre, de l'**harmonie** dans les proportions, loin de toute fantaisie débridée. **La Raison domine**, mettant en exergue un homme universel et éternel, modèle exemplaire d'une humanité stable, faite d'équilibres.

À Versailles, tout témoigne du goût classique, fait de beauté et d'harmonie ordonnées : les "jardins à la française",



© Photo Josse/Leemage

▲ Pierre Corneille (portrait d'après Charles Lebrun)



© Photo Josse/Leemage

▲ Jean Racine (portrait par J.-B. Santerre)

Nicolas Boileau, dans son *Art poétique* (1674), expose les règles fondamentales du classicisme concernant la poésie et le théâtre. L'art poétique, pour Boileau, exige avant tout du bon sens, de la raison, de la clarté :

*Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant, ou sublime,  
Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime*  
[...]

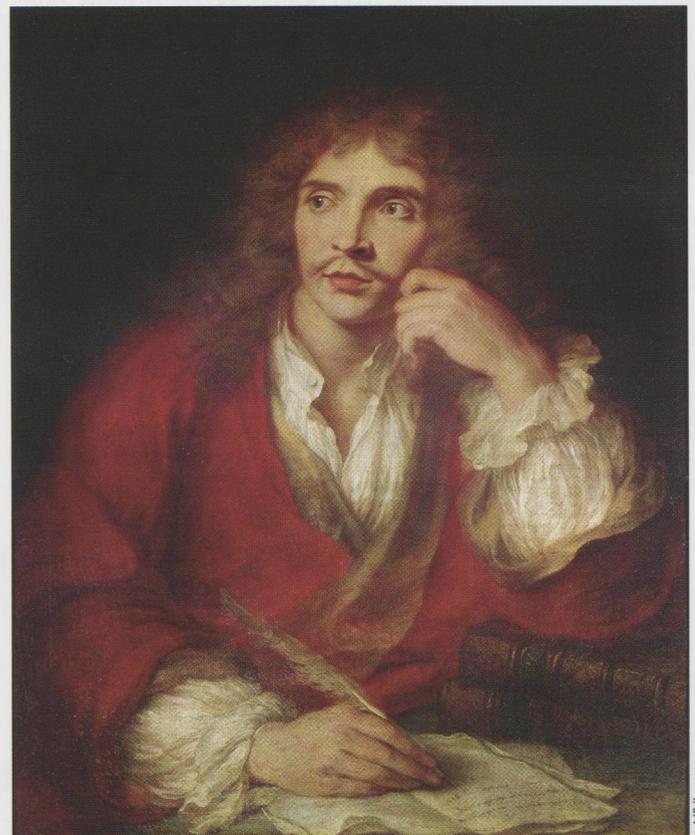
*Aimez donc la raison : que toujours vos écrits  
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix*  
[...]

*Selon que notre idée est plus ou moins obscure,  
L'expression la suit, ou moins nette, ou moins pure.*

*Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,  
Et les mots pour le dire arrivent aisément.*

L'esprit classique brille particulièrement au théâtre, avec **Corneille**, **Racine** et **Molière**, représentants les plus illustres de l'art dramatique classique. Les auteurs dramatiques classiques doivent concilier la liberté créatrice et les règles imposées à leur art, à savoir la **règle des trois unités** et la **règle de bienséance**. La règle des trois unités impose l'unité de temps, l'unité de lieu et l'unité d'action (l'action de la pièce doit se dérouler en une seule journée, en un seul lieu, et ne doit être constituée que d'une seule intrigue) ; quant à la règle de bienséance, elle interdit de représenter ce qui est susceptible de choquer le public (sur scène, pas de violence physique, et encore moins de sang ou de meurtre).

Les penseurs et écrivains classiques sont très nombreux. **Descartes** (en philosophie), **La Fontaine** (pour ses *Contes* et ses *Fables*), **Bossuet** (pour ses fameux discours, *Sermons* ou *Oraisons*), **Madame de Sévigné** (pour sa correspondance), les moralistes (cf. page 27) comme **La Rochefoucauld**, **Pascal**, ou encore **La Bruyère**, tous répondent aux canons



© M/L/Leemage

▲ Molière (portrait par Antoine Coyvel)

du classicisme, et donnent à la France l'apogée de ses lettres, admirées dans l'Europe entière. L'essor des arts (peinture, architecture, musique) est saisissant aussi. Si l'on prend comme point de concentration de ce génie classique le château de Versailles, on peut dire que sa lumière éclaire le monde entier.

## Le courant libertin

Le mot **libertin** (du latin *libertinus*, "affranchi, libéré") désigne un individu contestataire, en particulier face à la religion. Les libertins du XVII<sup>e</sup> siècle sont des érudits (écrivains, philosophes, mathématiciens, médecins...), des esprits indépendants qui mettent en doute les dogmes et les croyances religieuses, et veulent s'en affranchir, s'en libérer.

Héritiers de l'Humanisme (cf. pages 16-17) et de ses valeurs de tolérance, les libertins s'inspirent de la pensée d'Épicure (philosophe grec des IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles avant J.-C.). Épicure croit en l'existence des dieux, mais dit qu'ils ne sont pas du tout tels que les humains se les représentent. Pour Épicure, les dieux, plongés dans un état de béatitude et de bonheur, ne se préoccupent pas des hommes. Craindre la colère des dieux, leur adresser des prières et des offrandes est donc parfaitement inutile. Épicure considère les pratiques et croyances religieuses comme des superstitions néfastes : la crainte du divin est en effet une source d'angoisse, et l'on vit plus heureux lorsqu'on s'en débarrasse, dit-il.

De même, pour les libertins, la religion est un assemblage de mythes et de superstitions ; certains croient en un Être suprême, divin, mais qui ne correspond pas du tout au Dieu de la Bible. Ils critiquent donc les traditions religieuses et l'hypocrisie de l'Église, mais sont obligés de cacher leurs opinions, et de se réunir en petits groupes clandestins pour en discuter : à cette époque en effet, les autorités religieuses étaient très puissantes et influentes, et les gens qui affichaient ouvertement des idées contraires à la religion officielle et établie risquaient, au mieux, la censure et l'emprisonnement, et, au pire, d'être brûlés vifs en place publique.

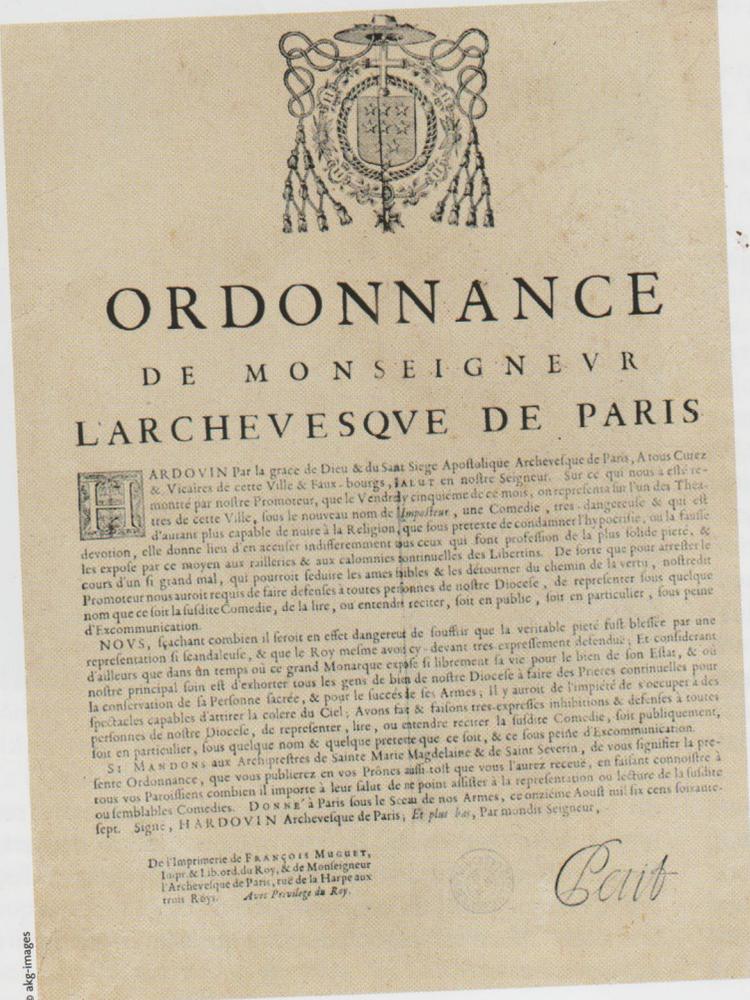
Pourtant, malgré la répression, la pensée libertine se répand partout, souvent propagée par des écrits anonymes (la prudence l'exige) : aristocratie et bourgeoisie adoptent ces idées nouvelles (toujours dans le plus grand des secrets).

Dans le courant libertin, on trouve des auteurs très divers. D'abord, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, un groupe de poètes baroques, parmi lesquels **Théophile de Viau**, auteur d'écrits jugés par l'Église "obscènes", ce qui lui valut d'être arrêté et emprisonné. Ensuite, à partir des années 1630, ceux qu'on appelle les "érudits libertins" : citons, parmi eux, le philosophe **François de La Mothe Le Vayer**, qui doute de tout (notamment de la religion) et qui « doute même de ses doutes », et le philosophe et mathématicien **Pierre Gassendi**, ami de Molière.

Influencé par Gassendi et par la pensée libertine, **Molière** écrit **le Tartuffe**, comédie dans laquelle il s'attaque au "parti dévot", un parti alors très influent, qui voulait imposer, au nom de Dieu, une morale stricte et sévère. Molière voit sa pièce interdite. Il écrit ensuite **Dom Juan**, pièce mettant en scène un libertin cynique, qui vit dans le plaisir et méprise les règles morales et religieuses ; et une nouvelle fois, dans **Dom Juan**, Molière dénonce l'hypocrisie de certains dévots. Cette fois, il reçoit des menaces de mort...

Enfin, dans ce courant littéraire, un écrivain original et fameux : **Cyrano de Bergerac**, auteur de l'**Histoire comique des États et Empires de la lune**, en 1657, et de l'**Histoire comique des États et Empires du soleil**, en 1662. Était-il athée ? Le doute subsiste ; mais, en revanche, il n'a de cesse de critiquer un Dieu aveugle et sourd, face aux misères humaines.

Par cette ordonnance, datée de 1667, l'archevêque de Paris, Hardouin de Péréfixe, interdit, sous peine d'excommunication, toute représentation du Tartuffe, de Molière.



### ORDONNANCE DE MONSIEUR L'ARCHEVESQUE DE PARIS

**H**ARDOVIN Par la grace de Dieu & du Saint Siege Apostolique Archevesque de Paris, A tous Curiez & Vicaires de cette Ville & faux-bourgs, SALUT en nostre Seigneur. Sur ce qui nous a esté remontré par nostre Promoteur, que le Vendredi cinquième de ce mois, on representoit l'un des Theatres de cette Ville, sous le nouveau nom de *Imposteur*, une Comedie, tres-dangereuse & qui est d'autant plus capable de nuire à la Religion, que sous pretexte de condamner l'hypocrisie, ou la faulx dévotion, elle donne lieu d'en accuser indifferemment tous ceux qui font profession de la plus solide pieté, & les expose par ce moyen aux raileries & aux calomnies satiriques de la multitude de la plus folle pieté, & qui pourroit seduire les ames simples & les détourner du chemin de la vertu, noltredit cours d'un si grand mal, qui pourroit seduire les ames simples & les détourner du chemin de la vertu, noltredit Promoteur nous auroit requis de faire défendre à toutes personnes de nostre Diocése, de représenter sous quelque nom que ce soit la susdite Comedie, de la lire, ou entendre reciter, soit en public, soit en particulier, sous peine d'Excommunication.

NOUS, sachant combien il seroit en effet dangereux de souffrir que la véritable pieté fust blestée par une représentation si scandaleuse, & que le Roy meisme avoit cy-devant tres-expressement defendu; Et considerant d'ailleurs que dans un temps où ce grand Monarque expose si librement la vie pour le bien de son Estat, & où d'ailleurs nous est d'exhorter tous les gens de bien de nostre Diocése à faire des Prières communielles pour nostre principal, soit d'exhorter tous les gens de bien de nostre Diocése à faire des Prières communielles pour la conservation de la Personne sacrée, & pour le succès des Armes; Il y auroit de l'impudéce de s'occuper à des spectacles capables d'attirer la colère du Ciel; Avons fait & faisons tres-expresse inhibition & défenses à toutes personnes de nostre Diocése, de représenter, lire, ou entendre reciter la susdite Comedie, soit publiquement, soit en particulier, sous quelque nom & quelque pretexte que ce soit, & ce sous peine d'Excommunication.

SI MANDONS aux Archevresques de Sainte Marie Magdelaine & de Sainte Severin, de vous signifier la presente Ordonnance, que vous publierez en vos Prônes aulli-toit que vous l'aurez reçuee, en faisant connoître à tous vos Paroissiens combien il importe à leur salut de ne point assister à la représentation ou lecture de la susdite ou semblables Comedies. DONNE à Paris sous le Sceau de nos Armes, ce onzième Aoust mil six cens soixante-sept. Signé, HARDOVIN Archevesque de Paris, Et plus bas, Par mondit Seigneur,

De l'imprimerie de FRANÇOIS MUGRET, Imp. & Lib. ord. du Roy, & de Monseigneur l'Archevesque de Paris, rue de la Harpe aux trois Roys. Avec Privilege du Roy.

Cont

# Les Moralistes



© Photo Jossé/Leemage

**L**e mathématicien et philosophe **Blaise Pascal**, face au succès des idées libertines dans les milieux mondains, se fait le défenseur de la foi, de la religion et de la spiritualité. Dans ses *Provinciales*, recueil de lettres publié en 1656-1657, il dénonce les libertins et les mondains qui se livrent au divertissement pour échapper à l'ennui (au sens très fort, à l'époque, de désespoir, souci profond), en évitant ainsi de se poser la question inéluctable de la Mort et de Dieu.

Pascal est aussi l'auteur des *Pensées*, chef-d'œuvre de la littérature du fragment (des paragraphes à longueur variable, souvent aussi brefs qu'une seule phrase, percutante et pertinente, ou avec des développements plus conséquents).

Dans les *Pensées*, Pascal s'adresse aux libertins, et veut leur démontrer qu'ils ont tout intérêt à parier sur l'existence de Dieu, et à vivre selon la morale religieuse : soit on croit en Dieu, soit on ne croit pas en Dieu ; si on fait le choix de croire, on renonce à quelques plaisirs de la vie terrestre, sacrifice qui se révélera inutile si Dieu n'existe pas, mais qui ne constitue pas une perte très importante. En revanche, dit Pascal, si on fait le choix de ne pas croire, le risque est beaucoup plus grand : en effet, si Dieu existe, le non croyant perd tout, car il va en enfer, alors que le croyant, celui qui a vécu dans le respect de la religion, gagne tout, c'est-à-dire le paradis, la vie éternelle. La vie terrestre est un enjeu méprisable comparé à la vie éternelle : il vaut donc mieux parier sur l'existence que sur l'inexistence de Dieu.

## DÉFINITIONS !

**MORALE, n. f. :**  
ensemble des règles que chacun adopte pour sa conduite ; science qui enseigne à conduire sa vie, ses actions.

**MORALISTE, n. m. :**  
auteur qui observe et décrit les mœurs, les usages, les comportements de son époque, et développe, à partir de ces observations, une réflexion sur la condition et la nature humaine.

Pascal est influencé par le jansénisme (du nom de Cornélius Jansen, un évêque néerlandais), un courant religieux qui s'est développé durant la seconde partie du XVII<sup>e</sup> siècle : les jansénistes ont une vision pessimiste de l'homme, qui, selon eux, est naturellement enclin au mal ; combattre le mal, tendre vers le bien et vers Dieu est une lutte quotidienne, qui exige une discipline de vie rigoureuse et austère, dans la vertu et l'humilité, loin des plaisirs du monde.

**François de La Rochefoucauld**, autre grand moraliste du XVII<sup>e</sup> siècle, est lui aussi influencé par le jansénisme. Il compose des *Maximes* (1664), ou sentences amères, mais pleines de sagesse, qui sont une méditation désabusée sur la vanité de l'homme et de son amour-propre. Ce grand seigneur est un pessimiste, qui voit s'agiter les hommes aux affaires comme autant de minuscules insectes nuisibles. Désabusé, La Rochefoucauld ne se fait plus d'illusion sur l'homme : privé de Dieu, l'homme est condamné à la force irrésistible du péché.



© Selva/Leemage

« Nos vertus, le plus souvent, ne sont que des vices déguisés » (*Maximes*, exergue)  
« L'amour-propre est l'amour de soi-même, et de toutes choses pour soi ; il rend les hommes idolâtres d'eux-mêmes »... (*Maximes*, 1)  
« Ce qui nous empêche de nous abandonner à un seul vice, c'est que nous en avons plusieurs. » (*Maximes*, 195)



© Photo Jossé/Leemage

**Jean de La Bruyère** est le brillant auteur des *Caractères* (1688). Bourgeois de Paris, il a un sens inné de la fine observation et de l'esprit d'analyse : il se plaît donc à l'art du portrait. Témoin de la vie sociale, il s'amuse à décrire les travers humains, dans une peinture corrosive des mœurs et des hommes ; il veut peindre ses contemporains d'après nature, et, en riant, corriger leurs dé-fauts (le glouton, le vaniteux, l'ambitieux, le riche parvenu sans esprit, le sot qui s'introduit, par enflure de son moi, dans les cercles mondains, les fausses dévotes...).